



EXTÉRIEUR.

S A X E.

Leipsick, le 9 janvier.

IL se confirme que le printemps prochain une diète générale du royaume de Saxe se réunira à Dresde pour y délibérer sur des affaires de la plus haute importance, entr'autres sur les privilèges et les indemnités de la noblesse. Il paraît constant qu'elle sera assujettie, pour l'avenir, aux contributions ordinaires et extraordinaires comme les autres citoyens.

— Des voyageurs qui arrivent de Pologne, assurent qu'il est difficile de se faire une idée de l'enthousiasme que le nouvel ordre de choses inspire aux Polonais. La plus profonde tranquillité règne maintenant dans le duché de Varsovie. Les troupes françaises ont rendu des services très-essentiels pour réprimer quelques désordres, suites inévitables de la guerre.

(Publiciste.)

B A V I E R E.

Munich, le 11 janvier.

LL. MM. le roi et la reine de Bavière sont attendus demain dans cette capitale. Ils viennent par la route de Kuffstein, Rosenheim, celle du Scharnitz étant assez dangereuse en ce moment.

— La cérémonie du mariage de l'Empereur d'Autriche avec la princesse Marie-Béatrix a eu lieu à Vienne, le 6, avec la plus grande pompe.

(Publiciste.)

ROYAUME DE WIRTEMBERG.

Stuttgard, le 12 janvier.

S. M. a nommé major-général et brigadier de la cavalerie de ligne, M. de Weillwarth, commandeur de l'Ordre équestre, ci-devant au service de l'Autriche avec le grade de major-général.

— On nous mande de Varsovie, que MM. Rembowski, conseiller au ministère de l'intérieur, et Mioduski, membre du tribunal d'appel à Plask, ont été chargés par S. M. de se rendre à Königsberg et à Marienwerder pour y recueillir les archives qui concernent la ville et le grand-duché de Varsovie. MM. les commissaires sont partis afin de remplir cette mission, après avoir reçu les pleins-pouvoirs et autorisations nécessaires.

(Journal de Stuttgard.)

E S P A G N E.

Barcelone, le 10 janvier.

M. Jean Léonard, consul américain en ce port, vient de communiquer au commerce de cette place la lettre suivante qu'il a reçue de M. le consul-général des Etats-Unis à Alger.

Alger, le 16 décembre 1807.

«Vous aurez sans doute appris, il y a quelque tems, que trois navires américains avaient été détenus par une frégate de cette régence, les Etats-Unis n'ayant point envoyé depuis deux ans les objets de guerre, convenus par le traité; ils en avaient cependant offert plusieurs fois la valeur en argent effectif.

«Ces bâtimens étaient la frégate *Eagle*, de New-Yorck, capitaine Nathaniel Schaler, allant de Bristol à Palerme, avec un chargement de bouteilles; le brigantin *le Violet*, de Boston, capitaine James Morret, allant d'Oporto à Livourne, avec un chargement de sucre, cuirs, indigo, etc.; la goëlette *Mary-Ann*, de New-Yorck, capitaine Jehobold Sheffield, allant du détroit de Belle-Isle à Livourne, avec un chargement de morue; il y a plus de quarante jours que les deux premiers sont ici, et l'on croit que la goëlette a été dans quelque autre port; l'équipage desdits bâtimens n'a pas été maltraité; le plus petit effet ne leur a point été enlevé.

«J'ai la satisfaction de vous annoncer avoir terminé avec le dey, qui a reçu en argent la contribution annuelle, et relâché les bâtimens; désormais notre commerce ne sera plus inquiété par cette régence.

«Je vous prie de faire connaître, dans le plus bref délai, cet arrangement qui intéresse si fort notre navigation.»

J'ai l'honneur d'être, etc.

Signé, TOBIE LEAR.

P. S., en date du 27 décembre.

«Un particulier venant de Livourne a annoncé l'arrivée à Naples de la goëlette reprise par le capitaine, et une partie de son équipage resté à bord; ils ont jeté à la mer quatre matelots ennemis, et mis quatre autres dans le canot.

«Cet avis m'a été donné par le dey, auprès duquel je me suis rendu, et qui m'a assuré qu'il ne ferait rien changer aux conditions qui furent signées hier.

«Tous les corsaires se trouvent maintenant réunis dans le port.»

*Signé, TOBIE LEAR.**(Journal du Commerce.)*

ROYAUME DE NAPLES.

Naples, le 9 janvier.

Une division de canonnières, sous le commandement du lieutenant, M. Pasquale de Cosa, était retenue à l'ancre par les vents contraires, à la plage de Saint-Marco, lorsque le 10 décembre, vers les huit heures du matin, elle aperçut un gros brigantin escortant un bâtiment à voile latine, à 5 milles du cap Alicossa, par S. E., ainsi qu'un gros bâtiment de la force duquel on ne pouvait juger. A cet avis, le commandant fit mettre en bataille les cinq canonnières. A deux heures après midi, le brigantin, doublant le cap Alicossa, vint reconnaître notre force; mais il s'éloigna aussitôt. M. de Cosa, ignorant si d'autres bâtimens suivaient le brigantin, l'approche de la nuit lui faisant craindre une surprise, a été mouiller près d'Acropoli, à Alucine, plage qui le metait en sûreté.

Les 20 au matin, le brigantin se présenta pour combattre. Le commandant ayant fait arborer son pavillon, ordonna à la canonnière n° 12 de se mettre en tête de la ligne. L'ennemi, après avoir hissé le pavillon anglais, ayant l'avantage du vent, vers les huit heures du soir, se rapprocha des canonnières, présentant le flanc gauche et se mit en panne.

Le canonnières commencèrent un feu très-vif qui dura une heure et demie. Le brigantin riposta de même; mais étant bien endommagé au corps du bâtiment, il prit le large. Pendant la durée de l'action, l'équipage s'est conduit avec valeur. Après cet événement, qui ne nous causa aucune perte, la division a poursuivi sa route, et exécuté les ordres dont elle était chargée.

(Journal de l'Empire.)

ROYAUME DE HOLLANDE.

Utrecht, le 12 janvier.

Les bureaux de la chambre des comptes et des finances arriveront ici vers la fin de la semaine. Les bureaux des autres administrations ne seront pas, à ce qu'il paraît, transférés à Utrecht avant le printemps prochain.

— Le roi a fait distribuer des secours aux pauvres par les différens ministres des cultes.

(Journal du Commerce.)

I N T É R I E U R.

Bruxelles, le 17 janvier.

On mande d'Anvers que, le 15 de ce mois, la crue de l'Escaut a été si forte que les eaux du fleuve se sont élevées au-dessus des plus hautes marées. Toutes les rues voisines ont été submergées; l'eau s'est répandue jusques dans l'église Notre-Dame. Au village de Kiel, à une demi-lieue au sud de la ville, la digue s'est rompue en plusieurs endroits, et a causé l'inondation de toute la campagne.

MINISTÈRE DU GRAND-JUGE.

Par jugement du 6 novembre 1807, sur la demande d'Anne-Claude Cuche, épouse autorisée de Jean-Joseph Billot, domiciliés à Morteau, et autres intéressés, en déclaration d'absence de Jean-Benoit Cuche, leur frère et beau-frère,

Le tribunal de première instance à Besançon, département du Doubs, a ordonné une enquête devant M. Dormoy, l'un des juges, et contradictoirement avec le procureur-impérial, pour constater l'absence de Jean-Benoit Cuche, et a commis le tribunal de première instance du département de la Seine, pour recevoir l'enquête à Paris, lieu de la dernière résidence dudit Jean-Benoit Cuche.

Par jugement du 1^{er} décembre 1807, sur la demande de Catherine Claveri, femme de François Vignole, tant en son nom que comme tutrice de ses enfans,

Le tribunal de première instance à Chambéry, département du Mont-Blanc, a ordonné une enquête pour constater l'absence de François Vignole, son mari, de Chambéry, son dernier domicile.

Par jugement du 27 novembre 1807, sur la demande de Marie-Jeanne Crespin, veuve de Toussaint Piton, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Châteaudun, département d'Eure-et-Loir, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Michel Renier.

I N S T I T U T D E F R A N C E.

Eloge historique de M. Broussonnet, prononcé à la séance publique de l'Institut, le 4 janvier 1808, par M. Cuvier, secrétaire perpétuel pour les sciences naturelles.

Pierre-Marie-Auguste Broussonnet, professeur de botanique à l'École de Médecine de Montpellier, membre de l'Institut et de la Société royale de Londres, et ci-devant associé-anatomiste de l'Académie des sciences, naquit à Montpellier le 28 février 1761; de François Broussonnet, professeur de médecine, et d'Elisabeth Senard-Paquier.

Appelé à l'Institut, dès l'origine de ce corps, en qualité de membre de la section d'anatomie et de zoologie, il n'a pu paraître que quelques instans dans nos assemblées pendant les dix années qu'il a été notre confrère; et nous qui devons aujourd'hui vous entretenir de sa personne et de ses travaux, nous n'avons pas eu le bonheur de le connaître, et nous ne pourrions en parler que d'après ses ouvrages et d'après les récits de ses amis.

Nous ne ferions pas mention d'une singularité aussi contraire à nos réglemens, et qui probablement n'aura plus lieu pour personne, si l'indulgence de l'Institut n'annonçait son estime singulière pour celui qui en fut l'objet, et si elle ne pouvait faire juger d'avance tout ce que l'on croyait devoir à son mérite, tout ce que l'on attendait de ses travaux, et tout ce que semblaient réclamer en sa faveur les circonstances pénibles par lesquelles il avait passé.

La vie de M. Broussonnet offre une série unique de ces preuves de la haute opinion qu'il avait inspirée aux corps dont il fut membre: désigné à dix-huit ans par l'Université de Montpellier pour devenir l'un de ses professeurs; nommé à vingt-quatre à l'Académie des sciences à l'unanimité absolue des suffrages, exemple qui n'avait jamais eu lieu depuis plus de cent vingt années que cette Académie existait; élu pendant son absence membre de l'Institut, et conservé sur la liste, malgré cette absence, devenue nécessairement continuelle par le poste qu'il avait à Montpellier, il fallait bien qu'il eût deux ordres de qualités qui ne vont pas toujours ensemble, celles qui donnent de la considération et celles qui inspirent de l'attachement; et c'est à bon droit que nous plaçons à la tête de son éloge cette suite d'exceptions honorables si propres à donner de son caractère une idée avantageuse.

Né dans le sein d'une école célèbre, fils d'un homme qui exerçait avec honneur les fonctions de l'enseignement, les sciences entourèrent, pour ainsi dire, son berceau, et ce fut leur langage qu'il apprit le premier à balbutier.

Une curiosité insatiable pour les productions de la nature, si riche sous le beau ciel qui l'avait vu naître, l'anima dès sa plus tendre enfance, et son père craignant que des objets si variés et si attrayans ne le détournassent des longues études préliminaires sans lesquelles il n'est point de véritable science, se crut obligé de l'éloigner de sa maison, et le plaça successivement

sivement dans différens collèges consacrés aux belles-lettres; mais le jeune Broussonnet, tout en se distinguant parmi ses camarades, dans les objets communs de leurs études, savait encore trouver du tems pour les objets particuliers de son goût. Il en trouva bien davantage quand il fut revenu à Montpellier pour y étudier la médecine; herborisant le jour, disséquant la nuit, il encombra les appartemens de son pere, des productions qu'il rassemblait ou qu'il préparait, et malgré ces travaux accessoires, il sut encore faire dans les parties ordinaires et réglées de l'étude médicale, des progrès assez rapides, pour être reçu docteur à dix-huit ans, et pour que l'Université de Montpellier, comme nous l'avons dit, demandât immédiatement pour lui au chancelier de France la survivance à la chaire de son pere.

Sa these sur la respiration (1), soutenue quelques mois auparavant, justifiait réellement une démarche en apparence aussi prématurée. C'est un excellent morceau d'anatomie et de physiologie comparée; les faits connus alors y sont rassemblés avec autant d'esprit que d'érudition, et l'on y entrevoit déjà les germes de plusieurs des découvertes récemment faites sur cet important sujet. Aussi l'a-t-on réimprimée dans plusieurs recueils de theses choisies (2).

Ce fut pour solliciter ses provisions qu'il vint pour la première fois à Paris; mais le ministre le jugeant apparemment sur son âge, ou détourné par quelques insinuations étrangères, en retarda l'expédition; et M. Broussonnet, prenant dans la capitale de nouvelles idées, et sentant qu'il pouvait s'y faire un autre avenir que celui que Montpellier lui offrait, pria son pere de ne point insister.

La sagacité qui distinguait son esprit, lui fit appercevoir, dès les premiers momens, à la maniere dont on étudiait alors l'histoire naturelle à Paris, qu'il lui serait facile d'attirer promptement les regards, par le tour neuf et brillant qu'il pourrait donner à cette science. En effet, quoique l'éloquence de Buffon eût généralement inspiré le goût de l'étude de la nature, elle avait en même tems détourné la plupart de ceux qui s'y livraient, des méthodes les plus propres à les y guider; les zoologistes, les minéralogistes n'étaient point encore familiarisés avec la nomenclature commode et la synonymie rigoureuse de Linnæus. Il semblait que ce grand-homme n'eût écrit que pour les botanistes, et ceux-ci devenus tous ses disciples, paraissaient faire une classe à part dont l'exemple n'avait encore qu'une faible influence sur l'étude des autres règnes. M. Broussonnet, nourri par le respectable M. Gouan dans la plus pure doctrine linnéenne, résolut de la faire prévaloir en France, et attacha sa réputation au sort de cette entreprise.

Comme c'est surtout dans la distinction des especes que les méthodes de Linnæus montrent leur avantage, et que les collections de Paris n'en offraient pas alors un assez grand nombre de nouvelles, pour servir de base à des travaux importants, il résolut de visiter les cabinets étrangers les plus riches, et il se dirigea d'abord vers l'Angleterre, que son commerce universel, ses immenses colonies, ses grandes expéditions maritimes et le goût de son roi et de plusieurs de ses grands seigneurs pour l'histoire naturelle, avaient rendue alors la plus riche entrepôt des productions des deux mondes.

M. Banks y jouissait dès ce tems-là de cette belle existence qui rendra son nom immortel dans l'histoire des sciences, par le noble usage qu'il en fit; sa maison était le rendez-vous de tout ce que l'Europe possédait de plus illustre, et une école toujours ouverte aux jeunes gens qu'enflammaient de si beaux exemples. Il fit faire suivant sa coutume, à M. Broussonnet, une espece de noviciat d'une année, et quand il se fut bien assuré qu'il était digne de son estime, il la lui voua pleine et entiere, et n'a cessé de lui en donner des preuves pendant le reste de sa vie.

C'est chez M. Banks que M. Broussonnet commença ses travaux sur les poissons, et c'est avec les présens que ce généreux ami des sciences lui avait faits, d'une foule d'objets recueillis par lui-même lors du premier voyage du capitaine Cook, que ces travaux auraient été continués sans les divers événemens qui en détournèrent l'auteur.

La première partie en parut à Londres en 1782, sous le titre d'*Ichthyologie decas I*. Elle contient les descriptions latines en style linnéen, et peut-être trop minutieusement détaillées, de dix poissons rares, dont la moitié étaient inconnus, accompagnées d'autant de planches; c'était un beau frontispice pour un ouvrage important, et l'on regrettera toujours qu'il n'en ait pas repris la continuation, malgré les avances qu'il avait déjà faites pour les gravures.

(1) *Varie positiones circa respirationem*, Moppellii 1778.

(2) Ludwig delectus opuscul. ad hist. nat. spect. Lips. 1790, tom. I, p. 118.

M. Broussonnet revint de Londres précédé de la réputation de son livre, décoré du titre de membre de la Société royale, et comptant parmi ses amis les Linnæus fils, les Solander, les Sparman, les Sibthorp, les Scarpa et plusieurs autres naturalistes de ce rang.

S'adonner entièrement à la marche et aux systèmes de Linnæus, n'aurait pas été alors un titre aux yeux de ceux qui avaient ici le plus de prépondérance, et sur-tout de notre respectable Daubenton, qui jouissait de beaucoup de crédit à l'Académie et près du ministère; mais le caractère aimable, les manieres douces et prévenantes de M. Broussonnet, son ton modeste et réservé, firent oublier sa profession de foi, et il trouva son plus zélé protecteur dans l'homme dont sa doctrine contrariait le plus les idées. Daubenton le fit son suppléant au collège de France, son adjoint à l'école vétérinaire (3), et contribua plus que tout autre à le faire recevoir si jeune à l'Académie (4); conduite qui peut également être citée dans l'éloge de l'un et de l'autre.

Au reste M. Broussonnet ne fut pas nommé académicien sur parole et pendant les six mois que dura le concours pour la place qu'il obtint, il présenta une suite de mémoires si brillante, qu'il eût été impossible de lui refuser les suffrages quand il n'aurait eu aucune protection.

Dès son retour de Londres, il avait lu à l'Académie une description des chiens de mer: de vingt-sept especes dont il a parlé, il y en avait un tiers d'inconnues aux naturalistes.

C'était, aussi-bien que sa première *Décade de poissons* l'un des matériaux qui devaient entrer dans une grande *Ichthyologie* dont il présenta aussi le plan. La distribution en était à-peu-près la même que celle de Linnæus; mais il y décrivait 1200 especes et Linnæus n'en avait alors que 460 (5).

Il donna comme échantillons de sa maniere de décrire un mémoire sur l'anarrhique ou loup de mer (6) et un autre sur le voilier (7).

Dans un troisieme, il traita du silure trembleur, (8) ce poisson dans lequel Adanson avait découvert que la faculté engourdissante est due à l'électricité et que les Arabes ont désigné depuis long-tems avec la torpille par le nom commun de *rhaasch* ou tonnerre comme s'ils avaient connu l'analogie de ce singulier phénomène animal et de ce terrible météore.

Il décrivit ensuite les vaisseaux spermatisques des poissons (9), et fit voir qu'il y a des écailles dans plusieurs animaux de cette classe que l'on regarde communément comme en étant dépourvus (10).

Mais celui de tous ses mémoires qui dût frapper le plus les savans qui n'étaient pas naturalistes de profession, fut sa *comparaison des mouvemens des plantes avec ceux des animaux*. Il y donna la première description complete du végétal auquel on serait le plus tenté d'attribuer quelque chose de volontaire dans ses oscillations; l'*hedysarum gyrans* ou cette espece de sainfoin du Bengale, dont les folioles latérales s'élevent et s'abaissent jour et nuit sans aucune provocation extérieure (11).

Il y fit un tableau intéressant des directions déterminées que prennent les parties des plantes malgré les obstacles; de la marche des racines pour trouver l'humidité, des inflexions des feuilles pour chercher la lumière; il y présenta une explication ingénieuse, quoique peut-être un peu hasardée, de la contraction des feuilles de la *dionée* et du *rossolis*, supposant que la piqure d'un insecte donne issue à quelque fluide qui tenait ces feuilles étendues.

C'était déjà s'élever fort au-dessus des simples descriptions d'especes, qui remplissaient ses premiers écrits; bientôt il s'éleva plus haut encore, et son *Mémoire sur la respiration des poissons* appartient entièrement à l'histoire naturelle philosophique. (12) Il y montre comment la respiration diminue d'intensité, et le sang de chaleur, des oiseaux aux quadrupèdes, et de

ceux-ci aux reptiles; il y compare la grandeur du cœur et la quantité du sang des divers poissons; il y explique pourquoi ceux qui ont de petites ouvertures bronchiales peuvent vivre hors de l'eau plus long-tems que les autres; il y donne des expériences sur les divers degrés de chaleur que les poissons peuvent supporter, et sur les substances qui les font périr quand on les mêle à l'eau dans laquelle ils vivent. Il est bon de remarquer cependant que la plupart de ces idées et de ces faits sont déjà contenus dans sa these doctorale.

Son *Mémoire sur les dents* (13) est absolument du même ordre: les différences des dents de carnassiers et de celles d'herbivores; les lames d'émail qui pénètrent le tissu de ces dernières, et qui donnent à leur couronne cette inégalité nécessaire pour la trituration; les variétés infinies de nombre, de figure et de position des dents des quadrupèdes; le résultat piquant que l'homme est par ses dents frugivore aux trois-cinquièmes, et carnivore pour le reste; tous ces faits aujourd'hui vulgaires, ne manquaient alors ni de nouveauté ni d'intérêt.

Les expériences de Spallanzani et de Bonnet sur la force de reproduction des salamandres aquatiques, occupaient vivement les physiciens. M. Broussonnet les répéta sur les poissons, et trouva qu'ils reproduisent aussi toutes les parties de leurs nageoires, pourvu que les osselets n'en aient pas été arrachés jusqu'à la racine (14).

Tous ces travaux, si l'on en excepte la description du voilier, sont antérieurs à sa nomination, et ce sont aussi les seuls qu'il ait publiés sur l'histoire naturelle proprement dite (15).

L'on s'étonnera sans doute qu'il ait quitté sitôt une carrière où il était entré d'une maniere si remarquable, et où l'on était en droit d'attendre de si beaux résultats de son esprit et de son activité. C'est que l'année même où l'Académie le reçut, il fut aussi chargé des fonctions de secrétaire de la Société d'agriculture, et que cette première cause de distraction en amena beaucoup d'autres.

Des Sociétés d'agriculture avaient été établies dans les différentes Généralités en 1761. Composées pour la plupart de grands propriétaires ou de simples laboureurs, elles avaient mis peu d'activité dans leurs travaux, et celle de la capitale n'avait publié en 24 ans que quelques instructions. L'intendant de Paris, Berthier de Sauvigny, se fit une espece de point d'honneur de lui rendre de l'éclat, et ne crut pouvoir confier cette entreprise à personne de plus capable que M. Broussonnet avec qui il avait eu occasion de se lier en Angleterre.

Celui-ci en effet, y consacrant dès ce moment tous ses moyens, en fit en quelque sorte une compagnie nouvelle; des mémoires utiles publiés chaque trimestre, des instructions nombreuses distribuées dans les campagnes, des assemblées de laboureurs tenues dans chaque canton, pour leur mieux inculquer les procédés avantageux; des prix distribués solennellement à ceux d'entre eux qui avaient le mieux réussi à mettre ces procédés en pratique, donnerent bientôt à la Société une considération générale, et déterminèrent le gouvernement à en faire une corporation centrale dont le ressort s'étendrait à toute la France, et qui recueillerait et répandrait de toute part les découvertes et les inventions agricoles; les personnages les plus illustres ne dédaignèrent point de s'y faire inscrire; elle eut des assemblées publiques; en un mot, elle prit son rang auprès des grandes sociétés savantes de la capitale.

On ne peut s'empêcher de reconnaître que M. Broussonnet montra dans ses nouvelles fonctions une grande flexibilité de talent; quittant par degrés cette sécheresse de style, caractère de l'école qu'il avait suivie en histoire naturelle, il ne tarda point à se donner une élégance soutenue; il s'éleva quelquefois à toute la chaleur de l'éloquence. Le premier de ses éloges, celui de Buffon, est peut-être encore faible pour un si grand nom; mais dans ceux qui le suivirent, tantôt il nous fait aimer les vertus paisibles de Blaveau, tantôt il nous fait admirer le dévouement aubien public, la franchise prohibée de Turgot. Plusieurs fois dans ces tems où tous les vœux semblaient appeler une révolution populaire, il se fit applaudir en réclamant avec énergie en faveur des campagnes.

On sait assez quelle influence l'activité d'un seul homme peut avoir sur celle de tout un corps, et combien ces occasions de déployer un talent brillant, et d'acquiescer la faveur publique, peuvent

(12) Lu le juillet 1775, impr. Acad. des sc., vol. de 1785, p. 174; et Journ. de phys. 1787. XXXI, p. 289.

(13) Lu le 16 février et 28 mai 1785, impr. en 1789 dans les Mem. de l'Acad. des sc., vol. de 1787, p. 550.

(14) Lu le 28 mai 1785, Acad. des sc. vol. de 1786, p. 684 et Journ. de phys. 1789. XXXV, p. 62.

(15) J'ai tiré toutes mes dates des registres et non pas des notes imprimées en marge des Mémoires, qui sont presque toutes fautives.

tenter un homme jeune et plein d'ardeur, comme l'était alors M. Broussonnet; mais ce qu'on sait peut-être moins, c'est à quel point ce dévouement continu à la gloire des autres, prouver de devoir des organes d'une Société savante, peut nuire au développement des travaux personnels.

M. Broussonnet dut l'éprouver plus que personne, dans un genre sans doute plus immédiatement utile que tout autre, mais qui borné par sa nature à des applications, l'éloignait aussi plus que tout autre de ces vérités générales, seuls objets possibles des travaux réellement scientifiques, et faisait plutôt de sa place un intermédiaire entre les campagnes et l'administration, qu'un lien de correspondance entre les savans.

Il entra donc insensiblement dans une autre carrière, des qu'il se fut chargé de cet emploi, et il y fut toujours entraîné plus avant, sur-tout quand la révolution sembla avoir appelé tout le monde au maniement des affaires.

C'est une chose bien hasardeuse pour un homme capable d'exercer une influence personnelle et indépendante sur le bien-être de ses semblables, par la recherche paisible de la vérité, que de consentir, avant de s'être bien assuré de ses forces, à devenir l'un des petits ressorts de cette machine si compliquée du Gouvernement, où l'action irrésistible et simultanée de tant de rouages, ne laisse à personne un mouvement ni une volonté propre.

Combien cette détermination devait-elle être plus dangereuse encore à une époque où l'État tout entier, livré aux passions et aux caprices de la multitude, était entraîné par un torrent tumultueux, et où chaque instant pouvait placer les magistrats entre le crime et la mort?

M. Broussonnet, à qui ses discours publics avaient donné une réputation populaire, ne pouvait manquer d'être porté aux places dans ces premiers momens où l'opinion publique était encore l'arbitre des choix; mais les premières places qu'il eut, durent lui faire promptement regretter les sciences et les occupations paisibles du cabinet.

Nommé en 1789 au corps électoral de Paris, il fut appelé, comme les autres électeurs, à cette espèce de magistrature intermédiaire, qui suppléa un instant les autorités suspendues; et le jour qu'il vint à l'Hôtel-de-Ville, ce fut pour y voir égorger sous ses yeux l'intendant de Paris, son ami et son protecteur.

Chargé ensuite, avec Vauvilliers, de l'approvisionnement de la capitale, il se vit vingt fois menacé de perdre la vie, par ce peuple à qui ses sollicitudes la conservaient, et qui ne se laissait conduire que par ceux-là même dont l'intérêt était de l'affamer.

Découragé par le spectacle de tant de folie et d'ingratitude, le chagrin amer qui s'était emparé de lui s'exhala dans ses derniers discours à la Société d'agriculture, et l'on aurait pu croire dès-lors qu'il ne serait plus tenté d'essayer ce que ses lumières et son zèle seraient capables de faire pour le bien public.

Il vint cependant siéger dans cette assemblée fameuse, dont l'existence de quelques mois laissera dans nos fastes des traces si profondes, qui reçut presque à genoux, dans le premier moment de sa réunion, cette constitution dont elle déchira ensuite chaque jour quelque page; qui laissa écrouler sur elle ce trône qu'elle avait juré de maintenir; et qui, en s'éloignant, multiplia, comme à plaisir, les chances de l'anarchie pour la nation dont elle avait consenti à prendre les rênes.

C'est là qu'il dut s'apercevoir combien il y a loin des raisonnemens tranquilles propres à persuader le philosophe solitaire, aux argumens violens seuls capables d'émouvoir ces réunions nombreuses, où le caractère peut tout, et les lumières presque rien; où l'on adopte en masse dans l'enthousiasme ce que chacun condamne en particulier dans les momens de réflexion; où, quand on ouvre une délibération, nul ne peut prévoir à quelle issue conduiront les sophismes accumulés, la chaleur plus ou moins heureuse de ceux qui se succèdent à la tribune, et les agitations tumultueuses de l'esprit de parti.

M. Broussonnet essaya vainement de ramener les esprits et de proposer des vues de conciliation; ses formes douces, ses manières insinuantes étaient des armes trop faibles contre le délire universel, que dix années de désordres intolérables et l'ascendant irrésistible d'un génie unique dans l'histoire, pouvaient seuls parvenir à calmer.

Après que les événemens, dont chacun de nous ne conserve qu'un trop effrayant souvenir, eurent mis fin à l'assemblée législative, il se retira à sa campagne auprès de Montpellier, espérant y goûter enfin dans la culture de ses champs, ce repos qui l'avait fui depuis qu'il avait cédé aux attraites de l'ambition.

Mais le moment était venu où il ne devait plus y avoir de repos pour quiconque aurait

touché aux affaires publiques, pour quiconque aurait jeté le moindre éclat, soit par son existence dans le monde, soit par ses talens. La révolution du 31 mai donna la prépondérance à la plus violente des deux factions qui se disputaient le pouvoir; un grand nombre de départemens s'insurgent; leurs mesures, mal concertées, échouent et complètent la victoire de leurs oppresseurs; des commissaires sont envoyés par-tout pour sévir contre ceux qui avaient montré un peu d'énergie; M. Broussonnet, que ses compatriotes avaient député malgré lui à la commission insurrectionnelle de Bordeaux, et nommé à la convention que les départemens insurgés devaient réunir à Bourges, est emprisonné dans la citadelle de Montpellier, et aurait eu bientôt le même sort que tant d'autres savans illustres, que tant d'autres magistrats vertueux, s'il ne se fût évadé comme par miracle.

Son frère occupait l'emploi de médecin dans l'armée des Pyrénées; c'est auprès de lui qu'il se réfugia, cherchant à s'y faire oublier quelques instans sous les habits d'un médecin subalterne; mais ne sachant que trop que l'oubli ne pourrait pas être long, et ne songeant qu'à se ménager une occasion favorable de franchir la frontière.

Un jour, sous prétexte de cueillir quelques simples pour l'hôpital militaire, il s'éleva dans la montagne en habit léger de botaniste pour éviter tout soupçon, et accompagné seulement de quelques jeunes médecins de l'armée; il trouva moyen d'échapper à leur vue au détour d'un vallon; et gravissant aussi rapidement que ses forces le lui permirent, les sentiers les plus escarpés où il risquait moins d'être vu, il s'élance à la brèche de Roland.

D'autres dangers l'y attendaient. La nuit arriva sans lui permettre de se reposer, car l'apparition d'une patrouille française eût été un arrêt de mort; il erra dans ces roches par un froid glacial, sans vêtemens, sans nourriture, n'ayant qu'un peu de neige pour étancher sa soif, frappé de crainte au moindre bruit, craignant davantage encore qu'un détour ne le ramenât vers cette terre funeste à laquelle il venait d'échapper. Au point du jour, il heurte du pied quelque chose; c'était un cadavre; peut-être celui d'un malheureux exilé fuyant comme lui les bourreaux de sa patrie: une deuxième nuit plus cruelle que la première, le surprend encore avant qu'il ait aperçu aucun lieu habité; enfin, exténué de lassitude et de besoin, il rencontre, après quarante-huit heures, un pauvre qui le conduit et le soutient jusqu'à la première cabane espagnole; sa route jusqu'à Madrid ne fut guères moins pénible: à pied, sans argent, sans habits, plusieurs fois il se présenta chez des barbiers de village pour être leur garçon, ne demandant que sa nourriture pour salaire, et il fut refusé!

Heureusement il existe au milieu des associations politiques une association d'un autre ordre, qui cherche à les servir toutes, mais qui ne prend point de part à leurs continuelles dissensions. Les véritables amis des sciences, aussi dévoués à leur patrie qu'aucune autre classe d'hommes, sont encore unis entre eux de ces mêmes liens généraux qui les rattachent à la grande cause de l'humanité. Il suffit que le nom de M. Broussonnet fût prononcé, que sa position fût connue, pour qu'il reçût de tous ceux qui cultivaient les sciences, sans distinction de pays, de religion, ni d'engagemens politiques, accueil, protection et secours de tout genre. MM. Cavanilles et Ortega sur-tout, le reçurent à bras ouverts à Madrid; mais personne ne mit à ses services plus d'empressement et plus de délicatesse que M. Banks. Dès qu'il connut la fuite de son ancien ami, il prit sur-le-champ toutes les mesures, toutes les précautions pour lui assurer une existence honorable et pour lui ménager un asyle, dans le cas où le danger le poursuivrait plus loin, comme la tournure des affaires pouvait le faire craindre.

Quand l'histoire nous transporte dans ces momens de fureur où les peuples se déchirent eux-mêmes; où à ces époques de haines nationales qui semblent vouloir détruire à la longue tous les sentimens humains, l'on aime à retrouver ces exemples de générosité; ils soulagent l'âme opprimée, comme un peu de verdure réjouit l'œil du voyageur dans les rochers de l'Atlas. Je suis bien sûr de n'être pas désavoué par le Corps respectable qui m'écoute, lorsque je rends en son nom ce témoignage à l'homme qui, sans manquer à ce qu'il doit à son pays, n'a cessé d'employer la considération dont il jouit si justement, pour adoucir envers nos compatriotes les maux de cette guerre cruelle; ce qu'il fit alors pour un ami, il l'a fait depuis pour des hommes qui n'avaient à ses yeux d'autres titres que leur mérite et la recommandation de l'Institut.

Sa prévoyance en faveur de M. Broussonnet devint plus promptement utile que celui-ci n'aurait pu le croire, et ce ne fut pas du côté qu'il redoutait que partirent les persécutions.

Il y avait en Espagne d'autres Français sortis de France avant lui; et l'on se souvient que leur politique aveugle sembla toujours consister à rendre leur parti le moins nombreux possible.

Ils ne voulurent donc pas d'un émigré tardif, et il leur fut aisé avec quelques calomnies de le faire expulser. Relégué d'abord à Xérès, embarqué ensuite à Cadix sur un mauvais navire anglais, rencontré par deux frégates françaises qui croisaient au cap Saint-Vincent, contraint de se réfugier à Lisbonne, il n'osa encore y débarquer qu'en secret, de peur que les persécutions de Madrid ne se renouvellassent. M. Correa de Serra, botaniste célèbre, aujourd'hui correspondant de l'Institut, obtint du duc de la Foens, prince du sang et président de l'Académie des sciences de Lisbonne, de le cacher dans l'hôtel de cette compagnie. C'était encore une prison; mais combien elle dût lui paraître douce, en comparaison de celle de Montpellier; il couchait dans la bibliothèque même de l'Académie, appréciant le portugais et faisant des extraits précieux d'anciennes relations manuscrites des premiers voyages de ce peuple autrefois si entreprenant.

Cependant les émigrés qui obsédaient la cour de Portugal, avertis par ceux de Madrid, parvinrent à le découvrir; on fit intervenir l'inquisition, sous prétexte qu'il avait été franc-maçon; on accusa publiquement de jacobinisme, dans une brochure, le prince qui le protégeait; enfin les choses en vinrent au point qu'il se trouva heureux de suivre, comme médecin, l'ambassadeur extraordinaire que les Etats-Unis envoyaient à l'empereur de Maroc.

Que d'amères réflexions dut faire sur la nature humaine et sur les ressorts qui agitent les nations, l'homme qui, pour avoir cru un moment que le peuple le plus civilisé de l'Europe pourrait se donner à lui-même un gouvernement raisonnable, se voyait réduit à chercher à Maroc un peu de sûreté personnelle!

C'est véritablement là qu'il retrouva le bonheur en retrouvant le repos et en reprenant ses premières études, et comme s'il avait dû y avoir quelque rapport entre sa position et celle de sa patrie, c'est aussi là qu'il apprit le changement arrivé dans les esprits, et les efforts de la France pour revenir à un ordre de choses plus régulier.

Mais les derniers crimes dont il avait été le témoin, avaient fait sur son imagination une impression trop terrible, pour qu'il se fût aux premières apparences du calme. Quand il eut obtenu du directoire sa radiation de la liste des émigrés, il employa tout le crédit de ses amis pour être renvoyé à Maroc comme consul. La peste l'en ayant chassé, il fut nommé au consulat des Canaries; semblant ne pouvoir s'éloigner assez, il avait fini par demander celui du Cap. Il a fallu qu'un ministre parent de M. Broussonnet, et qui a toujours porté un intérêt tendre à l'école leur mère commune, usât d'une sorte de violence pour le déterminer à y accepter une place.

Cependant il faut dire, que la botanique, redevenue la passion favorite de M. Broussonnet, entraînait aussi pour beaucoup dans ce désir d'éloignement. Pendant tout le tems qu'il a résidé à Tanger, à Salé, à Mogador, à Maroc et à Ténériffe, il a employé ses instans de loisir à en étudier les plantes, et les observations intéressantes qu'il nous envoyait fréquemment étaient bien faites pour que nous lui pardonnassions son absence.

Mais quelque importance que pussent avoir ses recherches, elles étaient toujours trop particulières; la place d'un homme tel que M. Broussonnet était dans l'une de nos chaires, où son esprit, son activité pussent étendre le domaine général de la science, autant que son éloquence en répandrait le goût; et l'histoire naturelle, aussi bien que l'école de Montpellier, durent rendre grâce à celui qui le leur ramenait tout-à-fait.

Pendant le peu de tems qu'il a été professeur à Montpellier, M. Broussonnet, aidé de la protection de M. Chaptal, était parvenu à faire du jardin public de cette Ecole, l'admiration des botanistes, par l'ordre qu'il y avait mis et le grand nombre des plantes qu'il y avait rassemblées; ses leçons attiraient un grand concours d'étudiants; il avait repris ses anciens travaux sur le règne animal; en un mot, il espérait réparer ces quinze années qu'une seule erreur dans sa direction avait presque rendues inutiles à la science et à sa gloire, lorsqu'il fut enlevé à l'une et à l'autre, encore dans la force de l'âge.

Sa dernière maladie fut une de celles qui nous étonnent toujours, quelques communes qu'elles soient.

Le chagrin de la perte de sa femme, les inquiétudes que lui causèrent les couches douloureuses de sa fille, M^{me} de Juvenel, à qui il était tendrement attaché, l'y disposèrent peut-être; une chute faite dans les Pyrénées y contribua sans doute aussi. Quoi qu'il en soit, frappé une nuit d'une apoplexie légère, mais soigné par son frère et par M. Dumas, son collègue, il reprit bientôt ses mouvemens, l'usage de ses sens, les facultés de son esprit, et même cette mémoire qu'il avait eue autrefois si prodigieuse. Un seul point ne lui fut pas rendu; il ne put jamais pro-

noncer ni écrire correctement les noms substantifs et les noms propres, soit en français, soit en latin, quoique tout le reste de ces deux langues fut demeuré, à son commandement. Les épithètes, les adjectifs se présentaient en foule, et il savait les accumuler dans ses discours d'une manière assez frappante pour se faire comprendre; voulait-il désigner un homme, il rappelait sa figure, ses qualités, ses occupations; parlait-il d'une plante, il peignait ses formes, sa couleur; il en reconnaissait le nom quand on le lui montrait du doigt dans un livre, mais ce nom fatal ne se présentait jamais de lui-même.

Cette incompréhensible faculté de la mémoire serait-elle donc répartie dans des cases indépendantes les unes des autres, et les images y seraient-elles distribuées d'après les abstractions grammaticales plutôt que d'après les sensations originaires dont elles dérivent?

Cependant son état s'améliorait de jour en jour, quand un coup de soleil reçu le 21 juillet dernier, le rendit incurable et mit fin à la vie de M. Broussonnet, après six jours passés dans les agitations d'une léthargie convulsive. On trouva qu'il y avait eu un large ulcère à la surface du cerveau du côté gauche, dont les deux tiers étaient déjà cicatrisés; c'était probablement la cause de son premier mal, qu'une cicatrisation complète aurait fait cesser, s'il n'était survenu un accident nouveau.

Sa place à l'Institut a été donnée à M. Geoffroy-Saint-Hilaire, professeur de zoologie au Muséum d'histoire naturelle; et M. Decandolle jeune, botaniste déjà célèbre par de grands et beaux ouvrages, vient d'être présenté unanimement à S. M. I. par la classe et par l'Ecole de Montpellier pour remplir la chaire de botanique et pour diriger le jardin de cette illustre Ecole. C'est en faisant succéder ainsi, dans tous les genres, le mérite au mérite, que l'on conservera l'antique renommée de cet établissement, à-la-fois utile et si honorable pour notre patrie.

LIBRAIRIE.

Journal d'Economie rurale et domestique, ou *Bibliothèque des Propriétaires ruraux*; par une Société de savans et de propriétaires. N° 58 commençant le dernier trimestre de la cinquième année.

Ce journal est publié, le 1^{er} de chaque mois, par cahiers de six feuilles in-8°, grande justification, avec des gravures. Chaque trimestre forme, avec la table des matières, un vol. de 300 pages; ce qui donne 4 vol. par an.

Les matières qui entrent dans le plan de cet ouvrage, sont classées sous les titres suivans: *Economie rurale, Agriculture, Sociétés savantes, Economie domestique, Economie animale, Arts industriels, Education physique, Education morale, Lois rurales, Variétés.*

Le prix de la souscription pour recevoir chaque numéro, franc de port par la poste, est de 24 fr. pour un an; 12 fr. pour six mois, et 7 fr. pour trois mois. On ne peut s'abonner qu'à partir d'un trimestre (1^{er} janvier, 1^{er} Avril, 1^{er} juillet, 1^{er} octobre).

Cet ouvrage paraît régulièrement le 1^{er} de chaque mois, depuis germinal an 11 (avril 1803). La collection, prise à Paris, se vend à raison de 18 fr. chaque année. On peut se procurer chaque année séparément.

Les abonnemens et envois de fonds, livres ou mémoires, et généralement tout ce qui concerne ce journal, doit être adressé; franc de port, à D. Colas, imprimeur-libraire, rue du Vieux-Colombier, n° 26, près la Croix-Rouge, faubourg Saint-Germain. Dans les départemens, aux principaux libraires et directeurs des postes.

On peut envoyer les fonds en un mandat sur Paris.

Le compte avantageux que tous les journaux ont rendu, à diverses reprises de cet ouvrage, est complètement justifié par l'opinion publique qui a placé ce journal parmi les ouvrages les plus utiles aux propriétaires ruraux.

MUSIQUE.

Air avec récitatif chanté par Mlle Maillard dans l'opéra de *la Vestale*, paroles de M. Jouy, musique de M. Spontini, arrangé pour le piano ou la harpe par l'auteur.

Prix, 2 fr. 40 cent.

La partition de cet opéra sera incessamment gravée.

A Paris, chez M^{lles} Erard, rue du Mail, n° 21, et à leur dépôt, rue de Richelieu, n° 67, vis-à-vis la bibliothèque impériale.

Premier concerto pour flûte principale, avec accompagnement à grand orchestre, dédié à M. Grétry, membre de l'Institut et de la Légion-d'honneur, par T. Beibiguer, élève du Conservatoire.

Prix, 7 fr. 50 c.

A Paris, chez M^{me} veuve Decombe, marchand de musique et d'instrumens, quai de l'Ecole, n° 10; et chez Carli et compagnie, marchands de musique, périsule du théâtre Favart.

LIVRES DIVERS.

Calendrier ecclésiastique, civil et militaire de la sénatorerie de Limoges, pour l'année 1808.

A Limoges, de l'imprimerie de L. Barbou, et se trouve chez Chapulaut, imprimeur, place des Bains, et dans les bureaux des postes des trois départemens, la Corrèze, la Creuse et la Haute-Vienne.

Almanach ecclésiastique de France, pour l'an 1808 de l'ère chrétienne; contenant un état exact de l'Eglise de Rome; la liste des archevêques et évêques de France, des vicaires-généraux, chanoines, curés et dignitaires; le clergé de la Cour; les établissemens de bienfaisance; la note des lois, arrêtés, décrets et décisions concernant le culte et ses ministres, un vol. in-18 avec une carte des archevêchés et évêchés.

Prix, broché, 2 fr. 40 c., et 2 fr. 80 c. franc de port.

A Paris, au bureau du Journal des Curés, ou Memorial de l'Eglise gallicane, chez M^{me} veuve Nyon l'aîné, libraire, rue du Jardinot, n° 1.

Oeuvres de Rollin, recteur de l'Université de Paris, professeur d'éloquence au Collège royal, associé à l'Académie des inscriptions et belles-lettres; contenant l'Histoire ancienne des Egyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Babyloniens, des Médes, des Perses, des Macédoniens et des Grecs: l'Histoire de Rome, etc. etc.

Première édition complète, format in-8°, de 4 à 500 pages chacun, selon la distribution des matières, avec le portrait de l'Auteur, tirée au nombre de 500 exemplaires sur papier ordinaire, et de 25 sur papier vélin, faite avec des caractères fondus exprès, et publiée par J.-F. Bastien, rue Hautefeuille, n° 16, éditeur de beaucoup d'ouvrages devenus en grande partie très-rare.

Tome XVII, dernier de l'Histoire ancienne, contenant l'Histoire des philosophes, leurs systèmes, leurs opinions, etc.; l'Histoire de la médecine, de la botanique, de la chimie, des mathématiques, de l'astronomie, etc.; et les tables chronologiques de tous les pays et de tous les peuples dont il est parlé dans cet ouvrage.

Le tome XVIII, premier de l'histoire romaine paraîtra à la fin du mois.

Fourneau-Potager économique, consommant pour la préparation du dîner d'une famille, de 8 à 10 centimes en bois, ou de 12 à 15 cent. en charbon. Avec cette épigraphe:

Multa cum paucis. — Beaucoup avec peu.

Par A. A. Cadet-de-Vaux. — Troisième édition; suivi d'observations sur l'application de cet appareil à tous les besoins du ménage; et sur un Poêle-Fourneau, par M. Harel. Un vol. in-12.

Prix, 1 fr., et 1 fr. 25 c. franc de port.

A. Paris, chez D. Colas, imprimeur-libraire, rue du Vieux-Colombier, n° 26, faubourg Saint-Germain; M^{me} Huzard, imprimeur-libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n° 7; Delaunay, libraire, palais du Tribunal; et chez M. Harel, rue Saint-Honoré, n° 91, au grand balcon, en face de la rue de l'Arbe-Sec.

Grammaire française, analytique et littéraire, ouvrage simple et méthodique, dans lequel tous les usages de cette langue sont analysés d'après la nature de nos conceptions; par M. Fr. Collin-d'Ambly, instituteur, à Picpus; édition augmentée d'un Essai sur l'usage des expressions négatives dans la langue française, par le même auteur. — Un volume in-8° de 470 pages, imprimé sur très-beau papier.

Prix, 5 fr., et 6 fr. 50 c. franc de port.

A Paris, chez Ch. Villet, libraire, rue Hautefeuille, n° 1.

N. B. L'ouvrage sur les expressions négatives se vend séparément 60 c.

COURS DU CHANGE.

Bourse d'hier.

CHANGES EXTÉRIEUR ET INTÉRIEUR.

	à 30 jours.	à 90 jours.
	fr. c.	fr. c.
Amsterdam bo.	54 $\frac{1}{2}$	55 $\frac{1}{2}$
— Courant.	56 $\frac{1}{2}$	57
Hambourg.	180 $\frac{1}{2}$	180
Madrid eff.	15 50	15 35
— vales.		
Cadix effec.	15 50	15 30
— vales.		
Barcelonne eff.		
Lisbonne.	460 r	465 r
Livourne.	502	500
Naples.		
Milan.	81 $\frac{1}{2}$ 6 d. p. 6 $\frac{1}{2}$	81 $\frac{1}{2}$ 6 d. p. 6 $\frac{1}{2}$
Bâle.	5 p.	1 $\frac{1}{2}$ p.
Francfort.		
Auguste.	252	250
Vienne.	121	
St.-Petersbourg.		
Lyon.	1 $\frac{1}{2}$ p.	1 $\frac{1}{2}$ p.
Marseille.	1 $\frac{1}{2}$ p.	1 $\frac{1}{2}$ p.
Bordeaux.	1 $\frac{1}{2}$ p.	1 $\frac{1}{2}$ p.
Montpellier.	1 $\frac{1}{2}$ p.	
Gènes effect.	4 71	4 69
Genève.		161

EFFETS PUBLICS.

Cinq p. 100 c., j. du 22 sept. 1807.	85 fr. 80 c.
Idem. jous. du 22 mars 1808.	83 fr. 50 c.
Rescriptions sur domaines.	92 fr. c.
Actions de la Banque de France.	1255 fr. c.

Entreprises particulières.

Actions de la Caisse des rentiers.	fr. c.
Actions des Ponts, j. du 1 ^{er} janv.	fr. c.
Actions des fonderies de Vaucluse.	fr. c.

SPECTACLES.

Académie Impériale de Musique. Demain, vendredi 22, la 8^e repr. de la Vestale. — Samedi 23, Bal masqué.

Théâtre-Français. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR, donneront aujourd'hui,

Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois. Pa. l'Opéra-Comique, delle Nozze di Figaro.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR, donneront auj.

Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois. Pa. l'Opéra-Comique, delle Nozze di Figaro.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR, donneront auj.

Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois. Pa. l'Opéra-Comique, delle Nozze di Figaro.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR, donneront auj.

Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois. Pa. l'Opéra-Comique, delle Nozze di Figaro.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR, donneront auj.

Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois. Pa. l'Opéra-Comique, delle Nozze di Figaro.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR, donneront auj.

Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois. Pa. l'Opéra-Comique, delle Nozze di Figaro.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR, donneront auj.

Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois. Pa. l'Opéra-Comique, delle Nozze di Figaro.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR, donneront auj.

Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois. Pa. l'Opéra-Comique, delle Nozze di Figaro.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR, donneront auj.

Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois. Pa. l'Opéra-Comique, delle Nozze di Figaro.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR, donneront auj.

Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois. Pa. l'Opéra-Comique, delle Nozze di Figaro.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR, donneront auj.

Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois. Pa. l'Opéra-Comique, delle Nozze di Figaro.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR, donneront auj.

Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois. Pa. l'Opéra-Comique, delle Nozze di Figaro.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR, donneront auj.

Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois. Pa. l'Opéra-Comique, delle Nozze di Figaro.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR, donneront auj.

Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois. Pa. l'Opéra-Comique, delle Nozze di Figaro.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR, donneront auj.

Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois. Pa. l'Opéra-Comique, delle Nozze di Figaro.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR, donneront auj.

Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois. Pa. l'Opéra-Comique, delle Nozze di Figaro.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR, donneront auj.

Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois. Pa. l'Opéra-Comique, delle Nozze di Figaro.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR, donneront auj.

Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois. Pa. l'Opéra-Comique, delle Nozze di Figaro.